

Commission franco-québécoise sur les lieux de mémoire communs

Témoignages des pionniers des relations franco-québécoises

2014

Délégation générale du Québec, Paris

Intervieweur : Gilbert Pilleul

Interviewé : Henri Réthoré

00:00:00:00	
00:00:04:05	GP : Bien, Henri Réthoré, vous faites partie de ces acteurs, comme on le dit, de la coopération et de la relation entre la France et le Québec. Cette relation s'est réchauffée, on va dire, au moment, justement, du retour au pouvoir du général de Gaulle et dans les années 60 avec la Révolution tranquille. Il y a eu plusieurs ententes qui ont été signées à cette époque-là. Mais c'est pour nous aujourd'hui l'occasion de vous interroger sur votre rôle d'acteur. Alors avant d'entrer dans l'action elle-même, nous aimerions connaître au fond les origines. Pourquoi le Québec, en quoi le Québec, dans votre jeunesse, a pu attirer votre attention ?
00:00:52:04	HR : Je me suis intéressé au Québec, au Canada français, comme on disait à l'époque, très tôt dans ma jeunesse, autant que je m'en souviens. J'avais lu beaucoup, je lisais beaucoup, j'ai lu tous les livres de Jack London, sur l'Amérique du Nord. Ça m'avait tout à fait fasciné. J'ai lu <i>Maria Chapdelaine</i> également à cette occasion. J'ai lu aussi beaucoup de récits faits par les explorateurs de l'Amérique du Nord, et à cette époque, on apprenait l'histoire. J'avais été très frappé par cette prise de contact de la France avec le Canada, le Canada français, la découverte, les découvertes, l'installation à Québec, etc.
00:01:41:10	GP : Effectivement, je vous interromps, cette histoire n'est plus enseignée aujourd'hui. Et on ne peut que le regretter car si on parle de Champlain à des jeunes Français, bien souvent, ils ne savent pas qui est Champlain.
00:01:56:03	HR : C'est tout à fait exact. À cette époque-là, j'étais incollable sur Champlain, sur Jacques Cartier, etc., parce que ça faisait partie des programmes d'histoire et que l'histoire était enseignée de façon extrêmement précise sur ces sujets... Un des épisodes glorieux, cette intervention en Amérique du Nord, un épisode glorieux de l'histoire de France.
00:02:19:29	Donc, ma jeunesse avance et il se passe en 1942 un événement considérable qui m'a énormément frappé et qui m'émeut toujours, qui est le raid canadien sur Dieppe. Le 19 août 1942. À cette époque, je viens juste d'avoir 14 ans, je suis en vacances dans la région de Dieppe. Cette expédition, qui a été montée de façon un petit peu hasardeuse, semble-t-il, d'après les historiens, qui a causé beaucoup de pertes, me touche beaucoup.
00:02:58:07	Elle me touche beaucoup parce qu'il y a parmi tous ces Canadiens les fusiliers de Mont-Royal, il y a 2 000 morts, en plus des blessés et des prisonniers. L'unité du Mont-Royal perd 88 % de ses effectifs et tous ces gens qui meurent sur ces plages de Dieppe, que je connais bien parce que j'y passe mes vacances, sont des gens qui sont à peine plus âgés que moi. Ils ont 18 ans, 19 ans, 20 ans.
00:03:30:12	GP : Et comment l'opinion publique a réagi à l'époque ?

00:03:32:18	HR : L'opinion publique est frappée. C'est la première fois, après les petits raids anglais sur Bruneval et sur Saint-Nazaire, qu'une intervention massive se fait sur les côtes françaises. 1942, c'est l'époque où l'Allemagne, l'Allemagne nazie est au sommet de sa puissance. Elle couvre toute l'Europe, l'Afrique du Nord, etc. et on ne voit pas très bien venir le bout de toute cette époque et de tout ce drame.
00:04:03:27	Le sang coule tous les jours de tous les côtés et voir que les alliés s'intéressent à la France pour la première fois de façon massive, c'est extrêmement important.
00:04:16:02	GP : Mais est-ce que ça a aussi un aspect, disons, relation avec le Canada ? Est-ce qu'on a le sentiment, dans l'opinion publique, que les Canadiens français sont venus et c'est plus que simplement les alliés ?
00:04:30:23	HR : Vous avez tout à fait raison. Incontestablement, le fait que ce soit des Canadiens et qu'il y a parmi ces Canadiens des Canadiens français, ça touche beaucoup. Parce que là, il y a une espèce de lien de sang qui se manifeste, qui montre qu'on continue à avoir de l'intérêt, qu'on a de l'intérêt pour la France.
00:04:51:01	Cet événement, évidemment, est un petit moment de l'histoire, puisque ça se reproduira deux ans plus tard sur les plages de Normandie, mais c'est extrêmement important pour les Français. Et pour moi, personnellement, je crois que ça me confirme dans l'intérêt que je porte au Canada à ce moment-là, et au Canada français plus particulièrement.
00:05:15:13	GP : Alors vous évoquiez la guerre. Je voudrais insister un peu là-dessus, parce qu'au fond, nous sommes en ce moment en 2014. C'est l'année du centenaire de la Première guerre mondiale, où déjà il y a eu des Canadiens français avec le 22 ^e Royal Régiment qui sont venus se battre en France. Et puis il y a eu la Deuxième guerre mondiale, on va commémorer ces jours-ci le 70 ^e anniversaire du Débarquement. Il y a eu donc, on peut insister là-dessus, une participation canadienne, québécoise, importante, pour venir soutenir la libération de la France.
00:05:50:16	HR : Incontestablement, et encore une fois, ça n'a fait que confirmer, dans le sentiment que j'éprouvais à cette époque pour le Canada et pour le Canada français.
00:06:00:26	GP : Alors ce sentiment, il peut venir aussi, vous me disiez, d'une relation épistolaire que vous aviez établie...
00:06:07:08	HR : Tout de suite après, fort de cette émotion que j'avais ressentie en 42, dès 1945, lorsque la victoire intervient, que les Allemands sont chassés de France, etc., j'entreprends une relation épistolaire avec un Québécois. À cette époque-là, il y avait des organismes qui mettaient en contact des jeunes de part et d'autre. Le courrier était la seule façon de le faire. Donc j'entre en relation avec un jeune Québécois, dont j'ai hélas perdu le nom.
00:06:38:16	Et pendant plusieurs mois, peut-être un an ou deux, nous avons correspondu, en échangeant des informations. J'ai appris, à travers lui, à connaître un peu mieux le Québec et Québec, la ville de Québec, puisqu'il vivait à Québec. Ça n'a fait, bien entendu, que me conforter dans l'idée qu'il faudrait qu'un jour je me rende au Québec pour voir cette ville dont on me parlait de façon aussi positive et aussi sympathique à travers ma correspondance.

00:07:05:01	GP : Et donc, vous avez été, par tout cela, sensibilisé à cette réalité, un peu lointaine à l'époque pour nous, qu'était le Québec. Et donc à quel moment vous devenez finalement un acteur de cette relation ?
00:07:20:01	HR : Alors je deviens un acteur de cette relation lorsqu'en 1970, je suis nommé sous-directeur de la coopération technique au ministère des Affaires étrangères. À ce titre, j'ai dans mon portefeuille d'actions à mener la participation aux commissions permanentes franco-québécoises, qui viennent de débiter. Ce sont les toutes premières.
00:07:49:24	Une des premières visites que je fais au Québec, c'est ici, dans cette maison même, à Jean Chapdelaine, qui était délégué général du Québec. Je fais la connaissance, à ce moment-là, d'homologues québécois, qui vont devenir des amis. Je pense à Jacques Joli-Cœur, je pense à Jules Poisson, qui est mort malheureusement depuis et bien d'autres.
00:08:17:24	GP : Et quel était, grossièrement, l'état d'esprit des relations ? Quelles étaient les préoccupations ?
00:08:24:10	HR : À ce moment-là, c'était vraiment l'enthousiasme. Ça démarrait, donc comme toute chose qui démarre, c'est extrêmement prenant. Je menais, comme sous-directeur de la coopération technique, énormément de commissions avec différents pays du monde, plusieurs pays du monde. Le Québec, c'était tout à fait différent. C'était dans un état d'esprit tout à fait différent. Un esprit d'amitié, qui était extrêmement positif. On discutait fort, d'ailleurs, les programmes, je me souviens, dans cette maison même et ailleurs, mais on arrivait toujours à s'entendre sur l'essentiel.
00:09:01:27	La grande affaire, à ce moment-là, c'était la langue française, c'était la Loi 101, c'était la mise en œuvre des premiers programmes de coopération qui étaient à base très culturelle et qui, petit à petit, ont tourné vers l'économique. J'ai vu ça au cours des cinq, six ans durant lesquels j'ai occupé ces fonctions de sous-directeur de la coopération technique.
00:09:28:07	Alors je me suis rendu, bien entendu, à Québec plusieurs fois et j'ai découvert le Québec grâce à Jacques Joli-Cœur, je reviens, et à Jules Poisson. Le Québec dans les détails, c'est-à-dire dans le lointain Québec, et pas simplement à Québec. Je partais avec eux, avant ou après les commissions, et on passait un ou deux jours à rencontrer des amis, ils me faisaient connaître des tas de gens. J'ai senti, là, le Québec et j'avais une admiration extraordinaire en constatant qu'on parlait français partout, dans toutes ces régions. Et j'étais étonné de voir que dans cette immense Amérique du Nord, il y ait un pôle où on parlait français comme on le faisait à ce moment-là. Ça m'avait énormément touché.
00:10:15:02	GP : Est-ce qu'on parlait déjà des problèmes concernant la francophonie ?
00:10:20:19	HR : On parlait, bien entendu, des problèmes concernant la francophonie. On en a parlé plus au début de mon séjour, alors comme Consul général à Québec. À ce moment-là, c'est devenu vraiment prégnant. Après cette période que j'ai passée au ministère des Affaires étrangères, j'ai quitté le secteur des relations franco-québécoises pour un pays d'Afrique. Et puis je suis revenu et j'ai été nommé Consul général de France en 1979, Consul général de France à Québec.

00:10:52:26	Je veux dire, ça remplissait complètement mes vœux. J'étais enchanté de cette décision qui avait été prise. Je suis arrivé à Québec, donc en décembre 1979, arrivant d'Afrique noire. Tout de suite, je me suis mis au travail. Précédemment...
00:11:16:05	Oui, vous avez raison, parce que j'oublie de le dire. Un événement important évidemment, c'est ma rencontre avec Alain Peyrefitte. Alain Peyrefitte était ministre de la Justice, garde des Sceaux à l'époque. Il avait été, donc, chargé par le général de Gaulle de mettre en œuvre les dispositions qui étaient consécutives au voyage de 1967.
00:11:40:05	Chose assez exceptionnelle, le ministre de la Justice n'avait pas de raison particulière de recevoir le Consul général à Québec, mais il a tenu à le faire, parce qu'il était vraiment porteur de la pensée du Général, incontestablement.
00:11:55:10	GP : Quels étaient les grands mots ?
00:11:57:26	HR : Les grands mots, c'était premièrement le rappel des deux mots capitaux qui devaient présider à nos relations : non-ingérence et non-indifférence.
00:12:09:03	GP : Dès ce moment-là ?
00:12:10:25	HR : Dès ce moment-là . C'était tout à fait clair. Non, non, il me l'a dit, j'entends encore dans son bureau « non-indifférence, non-ingérence ». « Et vous vous tenez à cela, de même que vous veillerez à ce qu'on respecte strictement les règles qui ont été mises en place après le voyage du Général. »
00:12:31:13	C'est-à-dire le caractère particulier du Consulat général de France à Québec, qui a des relations spécifiques avec Paris, en tenant informée l'Ambassade de France à Ottawa. C'est-à-dire les visites alternées du premier ministre, c'est-à-dire tout un ensemble de choses qui font que le Consulat général de France à Québec est un consulat tout à fait particulier qui n'a pas d'exemple ailleurs dans le monde, sauf peut-être à l'époque à Hong Kong ou à Jérusalem, mais enfin, dans des conditions tout à fait différentes.
00:13:05:21	GP : C'est un peu en dehors de notre thème, mais ceci devait finalement poser des problèmes de relations avec l'Ambassade du Canada, non ?
00:13:13:13	HR : Avec l'Ambassade de France au Canada.
00:13:15:01	GP : Pardon, avec l'Ambassade de France au Canada.
00:13:16:12	HR : Ah, ça posait des problèmes tout à fait certains qui, à l'époque, étaient quand même régis, ces rapports, par les règles établies par le Général, Alain Peyrefitte, etc. On n'y touchait pas. Ça posait de temps en temps, des problèmes de... Il y avait des conflits d'incompétence, des conflits d'attribution, j'ai eu des problèmes, mes successeurs ont eu des problèmes, entre guillemets.
00:13:45:04	Mais enfin, tout ça se résolvait parce qu'à Paris, on suivait la ligne. Ça s'est toujours passé comme ça jusqu'à présent, je pense, enfin. Sauf petites modifications très légères, l'essentiel a été préservé, me semble-t-il. Donc, après avoir reçu ces instructions, je prends mes fonctions et je m'engage dans une coopération à laquelle on veut donner un caractère beaucoup plus économique. C'est également une des recommandations qui m'avaient été faites lorsqu'on m'a donné mes instructions avant de quitter Paris, sur l'économie. Alors sur l'économie, on a développé un certain nombre de choses, des projets qui n'ont pas toujours abouti.

00:14:34:14	Mais enfin, il y avait quand même de grands projets, de grands espoirs, il y avait une coopération technique, scientifique, qui commençait à se développer très fortement, sur des thèmes comme les énergies nouvelles, les biotechnologies, je me souviens, l'informatique, la télévision. Il y avait des tas de choses nouvelles qui apparaissaient et qui montraient qu'avec le Québec, on pouvait faire des choses qu'on ne pouvait pas faire ailleurs, souvent.
00:15:02:25	Sur le plan culturel, également, il y avait beaucoup de choses. C'était l'époque des grands artistes québécois qui venaient à Paris, dont nous gardons tous le souvenir, un souvenir ému parce que c'étaient des gens absolument admirables : Vigneault, Leclerc, Charlebois et bien d'autres encore.
00:15:24:16	GP : Dont on a dit qu'ils auraient été les ambassadeurs du Québec en France.
00:15:27:28	HR : Absolument ! Je crois que ça a joué un rôle considérable, peut-être je reviendrai tout à l'heure là-dessus. Donc, une coopération... également dans le domaine du français, toujours. Dans le domaine du livre. On a essayé aussi, à cette époque, sans toujours beaucoup de succès, de faire que le livre français soit beaucoup plus accessible qu'il ne l'était au Québec en raison de son prix.
00:15:52:00	Le théâtre, les placements multiples de groupes, de part et d'autre. J'ajoute les visites très nombreuses des ministres français. Tout ministre français qui se respectait devait aller au Québec. Et il était reçu au Québec. Les conseillers généraux venaient au Québec. C'était une destination tout à fait privilégiée et extrêmement intéressante, parce qu'on recevait des gens de tout premier plan, qui avaient des contacts avec leurs homologues québécois. Des hommes de lettres, etc.
00:16:26:22	J'ai des souvenirs là-dessus très précis sur certaines visites intéressantes. Ça couvrait vraiment tous les domaines. Parallèlement, les liens se nouaient entre universités, institutions diverses...
00:16:39:02	GP : Oui, c'est l'époque où le Québec se donnait une institution pour l'enseignement dans tous les domaines. Et donc, je crois que là, il y a eu beaucoup de coopérants qui sont arrivés...
00:16:51:22	HR : Beaucoup de coopérants. Il y a eu beaucoup de jeunes coopérants, en particulier, et tout ça donnait des résultats tout à fait positifs. Le Consul général recevait des groupes de gens qui arrivaient de France, qui voulaient se renseigner. C'était une époque très stimulante.
00:17:15:15	GP : Vous avez évoqué l'essentiel.
00:17:18:01	HR : C'était l'essentiel des travaux. Alors il y a eu des temps forts, évidemment. Le premier temps fort, ça a été à mon arrivée, ma visite d'arrivée, au premier ministre René Lévesque.
00:17:30:06	GP : Alors vos impressions ?
00:17:31:27	HR : René Lévesque est un homme qui m'a absolument fasciné ! Dès le début de mon séjour à Québec. Cette première rencontre qui a été suivie par de nombreuses autres car il était très accessible, en effet, pour les diplomates qui étaient à Québec ou à Montréal. J'ai trouvé là un homme d'une simplicité étonnante. Extrêmement lucide sur un certain nombre de choses, disant strictement la vérité. Il m'a mis en garde tout de suite, d'ailleurs, contre certaines illusions, lorsque je suis arrivé. Tout ça avec énormément de sympathie et de chaleur. Il m'a dit : « Ne vous y méprenez pas. Nous sommes des Américains qui parlons français. » C'était très clair et ça pouvait tout de suite gommer certaines illusions que l'on pouvait avoir.

00:18:35:14	GP : Qu'est-ce qu'il disait de la France ?
00:18:39:05	HR : Il avait visiblement pour la France une grande sympathie. Il avait également le souci de bien marquer qu'il ne s'agissait pas d'être français, il ne s'agit pas d'être au sein d'un ensemble français, que le Québec, c'était différent. Que les relations étaient absolument indispensables.
00:19:07:13	Je pense qu'il voyait extrêmement juste ce qui allait se passer, ce qui se passait et ce qui risquait de se passer, on y reviendra. Nous avons parlé également de la situation politique. On s'apprêtait, à ce moment-là, au premier référendum sur la souveraineté-association.
00:19:35:17	Ce premier référendum s'est donc passé en 1980. J'ai le souvenir de cette journée où nous étions au Consulat, toute l'équipe du Consulat réunie, le soir, attendant les résultats. Tous autour de la télévision et voyant la manifestation qui avait lieu à l'aréna Paul-Sauvé de Montréal, avec René Lévesque annonçant l'échec du référendum. C'était un moment tout à fait émouvant. On en avait la gorge serrée, parce que c'était le voir sur la scène, là, annonçant les choses, c'était un grand moment. Je crois qu'on a vécu là un moment d'histoire, tout à fait certain.
00:20:22:27	Dans la ville de Québec, c'était de l'émotion également. Je me souviens de ces groupes de jeunes qui défilaient dans les rues de Québec en pleurant, en agitant des drapeaux, en chantant, etc. C'était un grand moment.
00:20:39:29	GP : Ça, c'est en 1980.
00:20:43:04	HR : Ça, c'est 80. Peu de temps après, deuxième événement alors important, l'arrivée de la gauche au pouvoir en France. Jusque-là, on savait ce qu'était les relations franco-québécoises. Elles avaient été bien cadrées par le général de Gaulle, par les ministres, etc. On savait. Qu'est-ce qui allait arriver avec François Mitterrand ? On savait bien que les relations François Mitterrand-général de Gaulle n'étaient pas les meilleures et qu'il y avait un risque. C'était de voir remise en question une partie de ce qui avait été décidé dans les années 68, 69, 70, etc.
00:21:24:23	Émotion, donc. Il y avait un point en particulier qui suscitait la tension des autorités québécoises. C'était la place que le Québec allait jouer dans les institutions de la francophonie. Il y avait là un conflit extrêmement sévère entre Ottawa et Québec. Le Canada considérant que c'était à lui de représenter le Canada et que le Québec n'avait qu'un rôle accessoire à jouer dans toutes ces institutions. Qu'allait faire Mitterrand ? Et là, le rôle de Mitterrand était jugé capital, évidemment.
00:22:06:16	Je me souviens avoir été convoqué par Robert Normand, qui était sous-ministre aux Relations intergouvernementales à l'époque, et qui m'avait bien mis en garde en me disant : « Attention, si jamais la France nous lâche, ça remet en question nos relations, incontestablement. C'est un point majeur. »
00:22:27:21	Le Président Mitterrand vient à Québec, c'était en mai, je crois me souvenir. C'était en mai 1981 pour participer à un sommet à Montebello, un sommet des pays les plus riches du monde, un G je ne sais combien.

00:22:50:04	Il est entendu qu'il rencontrera le premier ministre du Québec, M. René Lévesque, à l'Ambassade de France à Ottawa. Nous partons donc un matin dans l'avion de M. Lévesque. Je suis invité à accompagner la délégation québécoise et j'assiste à une partie de la rencontre dans l'Ambassade de France à Ottawa. Il y a un entretien en tête-à-tête entre René Lévesque et François Mitterrand. Et puis, de façon générale, une discussion générale et surtout une rencontre entre les deux délégations.
00:23:33:04	Là, je sens que quelque chose se passe bien du côté de François Mitterrand. Le contact est mitigé. Il n'est pas d'une chaleur extraordinaire. François Mitterrand n'est pas un homme d'une chaleur extraordinaire. René Lévesque est assez discret, etc. C'est pas du tout le même type d'homme, de toute façon. Mais quand je me présente à François Mitterrand, il me dit : « J'ai lu vos télégrammes. » Ça fait signe que s'il a lu les télégrammes, il les a peut-être compris. Parce que j'avais fait, évidemment, toute une série de télégrammes sur cette histoire de la francophonie. Je sens que là, il y a quelque chose qui s'est passé. Et c'est bien ce qui se passe. Après avoir hésité et quelquefois conseillé de façon différente par certains de ses conseillers proches, Mitterrand choisit de rester dans la ligne et il appuie résolument le Québec dans son admission dans les instances de la francophonie au rôle qui doit être le sien.
00:24:43:05	Alors là, c'est un grand soulagement, évidemment. On sent que tout va bien se passer dans la même ligne que précédemment. C'était une grande inquiétude des journalistes québécois. Et nous étions interrogés, au Consulat général, fréquemment, et notamment à ce moment-là, sur ce qui allait se passer sous le règne de François Mitterrand, Président de la République française.
00:25:08:21	Au début, on n'était pas trop sûrs, on était assez prudents. Parce qu'on ne savait pas du tout s'il allait y avoir un changement de bord. Pas du tout, on a eu la joie de considérer que rien ne changeait finalement. Ça restait strictement sur la même ligne. Et le Président Mitterrand n'a pas changé un iota de ce qui existait précédemment sous le régime de Giscard d'Estaing ou précédemment celui du Général.
00:25:37:03	GP : Donc, je dirais, vous voilà réconforté dans votre position de Consul général de France. Alors parlez-nous un peu de votre vie quotidienne au Consulat général. Qui avez-vous rencontré ?
00:25:51:08	HR : Les rencontres sont très nombreuses. Tous les ministres. Comme tout diplomate, chef de mission, je rencontre tous les ministres. Je rencontre le premier ministre assez souvent. Encore une fois, il est très ouvert, très accessible. Avec les ministres, les relations sont toujours excellentes, faciles, j'apprends énormément de choses. C'est toujours un très grand plaisir. Je vois également les gens de l'opposition, bien entendu. C'est mon rôle. On fait des dîners, etc. Je vois le lieutenant-gouverneur.
00:26:26:11	Il y avait un lieutenant-gouverneur, donc, représentant la Reine à Québec. Je vois les universitaires, des analystes politiques de grande qualité. Dion et bien d'autres encore.
00:26:49:05	Je participe à quantité d'événements de la Ville de Québec, organisés par le maire ou organisés par différentes autorités. Je participe à de nombreuses réunions organisées par Québec-France, l'association Québec-France. Je participe aux réunions communes France-Québec, Québec-France. Il y en a une ou deux pendant mon séjour.

00:27:15:14	GP : Parmi des personnalités, des écrivains, même français, ce qui serait intéressant, si vous gardez un souvenir de cela, c'est : dans quelle mesure on sentait aussi du côté des Français un intérêt pour le Québec et une volonté de développer, de nourrir cette relation ?
00:27:32:20	HR : L'intérêt, il se manifeste d'abord par le fait qu'il y en avait beaucoup qui venaient. Beaucoup demandaient à venir. D'Ormesson, Lucien Bodard, je vais pas tous les citer parce que... Max Gallo. Quantité. Il y en avait tout le temps. Ils étaient très intéressés par tout ce qui était manifestation autour du livre à Québec. Il y en avait à ce moment-là. Il y avait un Salon du livre, qui était extrêmement actif. Ils venaient à ce moment-là. Le Québec, c'était quelque chose qui était très important pour tout le monde. Encore une fois, j'ai été surpris, en opposition à ce qui se passait dans certains autres de mes postes en Afrique par exemple, par le nombre de gens qui voulaient voir le Québec. Et qui y restaient et qui y étaient heureux. Et qui étaient marqués par leur séjour au Québec.
00:28:21:27	J'ai eu, par exemple, le privilège, entre guillemets, de recevoir le premier ministre communiste de la République française, qui était le ministre des Transports. Au Québec, on s'inquiétait de voir un ministre communiste arriver à Québec, c'est évident.
00:28:39:23	Les Américains... Mon ami le Consul général des États-Unis était particulièrement inquiet de voir cette intrusion. Eh bien ça se passait de façon remarquable. Ces gens arrivaient avec des idées et ils repartaient conquis par le Québec.
00:28:51:19	GP : C'était vrai pour les artistes aussi.
00:28:53:21	HR : C'était absolument vrai pour les artistes. C'était vrai d'une façon générale. Je n'ai jamais vu, je dois dire, quelqu'un qui soit reparti déçu par le Québec. Ils repartaient transformés. Ça, c'était important.
00:29:07:03	Ceci dit, j'ai fait des constats, quand même, en quittant mon poste, donc, fin 83. C'est le moment des bilans. J'ai fait des constats. J'ai fait un premier constat, qui est la nécessité absolue de relations particulières, spécifiques entre la France et le Québec.
00:29:29:28	Bien sûr, c'était sur la base de mes instructions au départ. C'était inscrit dans tout ce qui pouvait être inscrit dans ce domaine. Mais je l'ai constaté moi-même, je le constatais moi-même tous les jours, jour après jour : ces relations étaient indispensables. C'est ce que je disais dans mon rapport de fin de mission.
00:29:53:10	Elles étaient indispensables pour le Québec d'abord, sûrement, compte tenu de son désir de conserver son identité, compte tenu de son mode de vie particulier, compte tenu de la langue française que nous partageons, bien entendu. Elles étaient indispensables également pour nous, parce que nous avons là un partenaire de haut niveau technologique, culturel. Un partenaire parlant français, un partenaire avec lequel nous avons des liens historiques. Il n'y en avait pas beaucoup d'autres dans le monde. Il n'y en avait pas dans le monde à ce niveau et à ce point-là.
00:30:28:22	Donc, c'étaient des relations indispensables. Mon deuxième constat, c'était que, nous étions donc les premières années après les retrouvailles. Que tout était basé, un petit peu, sur le sentiment. Le sentiment jouait beaucoup. Pourquoi ? Parce que c'était les retrouvailles. Ça avait été quelque chose de très émotif, émotionnant, ces retrouvailles. Parce que justement les artistes québécois de très grande qualité, extrêmement sympathiques, chaleureux, etc. qui venaient en France, abondaient, ajoutaient à ce sentiment. Il y avait un côté sentimental des relations qui était flagrant.

00:31:18:01	Malheureusement, le sentiment, c'est quelque chose sur lequel on ne peut pas vraiment fonder une politique. Le sentiment, ça passe. Les générations qui avaient vécu la période des retrouvailles disparaissaient, vieillissaient. Des jeunes générations qui n'avaient pas connu cette période-là arrivaient. Et le sentiment pouvait brusquement, assez rapidement s'effacer.
00:31:44:15	Par ailleurs, il y avait un autre phénomène, c'est qu'on n'apprenait plus l'histoire, ni ici en France ni au Québec. On l'apprenait de moins en moins. Et on ignorait tout à fait ce qu'avaient été nos relations en dehors de quelques noms dont on gardait le souvenir, parce qu'ils portaient le nom d'un pont ou d'un château, etc.
00:32:02:28	Au Québec comme en France, c'était strictement la même chose. Donc, le sentiment, je m'en méfiais beaucoup. C'est pas sur le sentiment qu'on peut vraiment créer quelque chose de très solide. Ça apporte des désillusions, ça apporte des fausses interprétations, ça ne permet pas de bonnes analyses des problèmes, des analyses rationnelles. Il fallait faire attention et je voyais, je me souviens l'avoir écrit dans mon rapport de fin de mission, je voyais venir un risque de banalisation de nos relations.
00:32:38:02	Pourquoi ? Parce que certes, on avait des résultats tout à fait brillants. Sur le plan économique, ça commençait à être très, très intéressant, sur le plan technique, sur le plan scientifique, nos relations étaient très prometteuses. Mais, à mon avis, on oubliait l'essentiel. C'était le fondement même de ces relations. Pourquoi on avait eu des relations de ce type à partir de 1967, en remontant d'ailleurs peut-être plus tôt encore dans l'histoire ?
00:33:07:14	Il y avait deux raisons : il y avait la francophonie bien entendu, le fait de la langue française. Une langue française qui, à l'époque, apparaissait déjà comme menacée. Le Québec avait pris des mesures extrêmement rigoureuses, exemplaires, pour sauver la langue française. En France, on était beaucoup plus laxiste. Donc, la langue française était menacée. Il y avait donc quelque chose à faire sur le plan de la langue, pour défendre notre langue. Et puis il y avait également l'autre fondement de nos relations spécifiques, c'est-à-dire l'histoire. Nos liens historiques.
00:33:42:18	Je m'étais dit : « Il faut absolument... Il ne faut pas passer à côté de ça sinon, encore une fois, on va banaliser nos relations, on va oublier tout. »
00:33:52:23	Mon séjour à Québec se termine à ce moment-là, il y a encore une nouvelle parenthèse dans mes relations personnelles avec le Québec, qui est un séjour en Afrique. Et je retrouve cela en prenant ma retraite, en 1993.
00:34:06:25	GP : Oui, vous n'avez pas oublié le Québec et vous allez vous engager ici en France dans divers...
00:34:12:03	HR : Je n'oublie pas le Québec, mes relations avec les représentants du Canada et du Québec en Afrique sont toujours extrêmement étroites durant cette période, bien entendu. Il y a toujours ce sentiment très fort que j'ai pour le Québec.
00:34:26:03	Donc en 1993, je prends ma retraite. À ce moment-là, je m'engage dans les associations, Paris-Québec, dont vous devenez secrétaire général, je crois, à cette époque-là.

00:34:44:13	Et puis je rencontre Marcel Masse. Marcel Masse, qui est délégué général du Québec dans ces années... à la fin des années 90, donc la deuxième partie des années 90. Finalement, je pense qu'il a fait le même constat que moi, c'est-à-dire le risque de banalisation si on ne fait pas quelque chose pour redresser la situation, pour essayer d'éviter que se perde tout l'acquis des retrouvailles, entre guillemets.
00:35:17:17	Réchauffement, exactement. C'est à ce moment-là que lui passe à l'acte et qu'il décide de créer une commission et qu'il adopte le concept des lieux de mémoire communs franco-québécois. Lieux de mémoire communs, c'est quoi ? c'est donc toutes ces traces de notre vie commune, dans une certaine période... Passé commun... Ces traces matérielles ou immatérielles. Et il s'inspire de ce qu'a fait Pierre Nora, notre historien, sur les lieux de mémoire français.
00:35:57:15	Il m'en parle et quelque temps après, c'est-à-dire en août 1997, je suis invité par le ministère des Affaires étrangères, le directeur des Amériques, à une petite réunion au cours de laquelle on me propose de prendre le poste de coprésident de la Commission des lieux de mémoire franco-québécois, l'autre président étant Marcel Masse.
00:36:28:25	J'accepte tout de suite, bien entendu, avec très, très grande joie. Nous sommes en août 97. Ensuite, je me souviens d'une visite que je rends à Pierre Nora pour lui demander s'il accepterait d'être un petit peu notre tuteur dans cette affaire de lieux de mémoire, puisqu'il est l'inventeur du concept, et qu'il a énormément écrit là-dessus.
00:36:54:18	Il me reçoit très gentiment, très chaleureusement. Il me dit : « Non, je ne peux pas, j'ai trop d'activités, je ne peux pas m'engager là-dedans. Mais je vais vous aider dans toute la mesure du possible. » Je lui dis : « M'aider, c'est essentiellement me donner le nom de quelques personnes qui pourraient constituer la commission dont j'aurais la coprésidence, la partie française. Tout de suite, immédiatement, je le vois encore, il prend son téléphone et il appelle Philippe Joutard, le professeur Philippe Joutard, ancien recteur de Toulouse. Il était à Toulouse à ce moment-là et lui, il lui dit en deux mots ce dont il s'agit, il me le passe au téléphone, et en trois minutes, j'ai l'acquiescement de Philippe Joutard qui me dit : « Avec grand plaisir, je m'engage dans l'affaire ! »
00:37:44:13	Nous avons Philippe Joutard avec nous. Et ensuite, il me donne d'autres noms, qui vont constituer petit à petit les éléments. Vous-même, vous intervenez, Gilbert Pilleul...
00:37:54:29	GP : À votre demande !
00:37:56:24	HR : À ma demande, mais nous nous connaissions bien, bien entendu. Vous devenez secrétaire général de la commission, partie française, et nous tenons nos premières réunions. Alors je me souviens de nos premières réunions, qui sont grandement facilitées par André Dorval, conseiller culturel à la Délégation générale du Québec. Nos réunions se tiennent ici, avec l'aide de la Délégation, Martine Dionne et quelques autres.
00:38:22:19	Et on nous aide beaucoup. Parce que je dois dire qu'au départ, au ministère des Affaires étrangères, on me dit : « c'est très bien, vous allez accepter la coprésidence, mais on n'a pas beaucoup de moyens financiers à mettre à votre disposition. » Bien que tous les gens qui interviennent à la Commission soient bénévoles, il faut quand même quelques moyens de travail.

00:38:47:04	Alors, au début, c'est assez compliqué, et ça le restera, d'ailleurs, comme vous le savez mieux que quiconque. Mais on arrive à s'en tirer grâce, essentiellement, à la Délégation générale, ça c'est absolument certain, que je tiens à remercier tout particulièrement.
00:39:07:03	Alors nous avons nos premières activités, le principal, c'est l'inventaire des lieux de mémoire, l'inventaire de toutes ces traces de ce passé commun. Nous commençons par le Poitou-Charentes. Je me souviens d'un grand colloque qui a eu lieu à Poitiers. C'est le premier que nous tenons, avec l'aide de Jean-Pierre Raffarin.
00:39:34:24	GP : <i>De France à Nouvelle-France !</i>
00:39:35:29	HR : Exactement. <i>De France à Nouvelle-France</i> , avec Jean-Pierre Raffarin, qui nous a énormément aidés. Et on lance l'inventaire des lieux de mémoire en Poitou-Charentes. Vous-même, à ce moment-là, vous avez l'idée géniale des 101 lieux de mémoire franco-qubécois. Alors, c'est les 101 lieux de mémoire, en référence à la Loi 101, bien entendu.
00:39:59:23	On trouve, à travers la France, 101 lieux de mémoire qui pourraient être exploités, publiés, etc. Sort une carte, d'ailleurs, de ces lieux de mémoire. Ça suscite tout de suite l'intérêt des associations, en particulier de Québec-France.
00:40:17:22	Je me souviens d'une réunion, ici même à la Délégation, où on dit : « Mais il n'y en a pas 101, il y en a bien plus que ça. »
00:40:23:28	GP : Oui, justement, c'est, à l'époque, Stéphane... j'oublie son nom, qui était conseiller culturel ici et qui lui, avait dit : « Mais il y en a beaucoup plus, alors on devrait prendre un chiffre symbolique. Pourquoi pas 101 ? » Donc c'est à Stéphane qu'on doit l'idée des 101 lieux de mémoire.
00:40:43:23	HR : Ah, c'est lui !
00:40:47:09	GP : Alors, on a fait cette carte, et ensuite, on a développé l'action.
00:40:50:17	HR : Ensuite, on a développé l'action, il y a eu des colloques. Il y a eu des colloques en France et des colloques au Québec, toujours suivis par beaucoup de monde. Il y a eu des commémorations nombreuses, des lieux de mémoire bien entendu. Et il y a eu, pour terminer sur ces histoires d'inventaire, il y a eu le travail considérable qui a été fait, <i>Ces villes et villages de France, berceaux de l'Amérique française</i> , que vous avez mené avec Janine Giraud-Heraud à Aix-en-Provence.
00:41:21:29	Le dernier livre venant de sortir, sur la Picardie.
00:41:28:05	GP : Mais ça, tout ce qui concerne la Commission, on aura l'occasion d'en reparler à d'autres moments. On va être obligés de conclure et au fond, quel sentiment gardez-vous, quel souvenir majeur gardez-vous de votre engagement pour le Québec ? Et aussi, comment voyez-vous le présent et l'avenir de cette coopération ?
00:41:50:09	HR : De mon engagement auprès du Québec, je garde un souvenir considérable. Enfin, c'est quelque chose... Le Québec a joué un rôle très important dans ma vie professionnelle, dans ma vie d'enfant également, le Canada français. Sur tout ce dont j'ai pu être l'acteur, bien sûr, il y a mon poste de Consul général à Québec, qui était un poste tout à fait important pour moi. Et puis, également, cette Commission des lieux de mémoire, dont j'ai eu le bonheur, l'honneur, d'être le premier coprésident, et que j'ai vu ensuite prospérer, grâce à des successeurs auxquels je rends hommage.

00:42:41:04	Parce qu'ils ont fait un travail considérable dans des conditions difficiles. Je crois qu'on a fait là quelque chose d'essentiel, pour les raisons que je vous ai dites tout à l'heure : il faut éviter absolument la banalisation, il y a des risques considérables de ce côté-là. Car les générations passent, la démographie joue, dans un sens ou dans un autre. Il ne faut surtout pas perdre ce qui est l'essentiel. C'est la nécessité de ces relations, à mon avis, entre la France et le Québec, et la nécessité de ne pas les laisser se dissoudre soit dans le sentiment, mais je crois que le sentiment, c'est une époque qui est passée, c'est terminé. Il ne faut plus compter là-dessus, surtout pas. Mais soit dans les affaires, simplement. Après tout, on pourrait, avec le Québec, faire des affaires comme on en fait avec la Norvège ou avec la Finlande. C'est pas ça du tout, c'est tout à fait autre chose.
00:43:37:04	Je crois que, en ce sens, notre Commission a joué, et continue à jouer très fort un rôle qui devient, vraiment, essentiel.
00:43:47:17	GP : Alors précisément, quels sont, selon vous, ces axes majeurs que nous devons conserver, sur lesquels nous devons nous appuyer pour maintenir, développer et enrichir cette relation ?
00:44:02:16	HR : Je crois que l'axe premier, c'est évidemment la langue française. Il faut tout faire pour que la langue française reste à sa place. Il faut appuyer tout ce qui est instance en faveur de la francophonie, je crois. Il faut multiplier les contacts, également, entre Québécois et Français, continuer à les multiplier. Ils se sont développés de façon absolument considérable.
00:44:28:02	On a quelquefois tendance à croire que parce qu'il y a beaucoup de contacts, les choses sont jouées. Non, il faut les soutenir, il faut les motiver. Et c'est là l'un des grands rôles de notre Commission. Parce qu'elle fournit des éléments à tous les gens qui sont les acteurs des relations franco-québécoises, des éléments historiques, des éléments de mémoire. Parce qu'elle fournit des éléments, également, aux jeunes générations qui ont grand besoin du fait qu'il n'y a plus d'histoire apprise, qu'on n'apprend plus l'histoire. Qui ont grand besoin de savoir ce qui s'est passé, effectivement, entre France et Canada français.
00:45:10:15	Et puis elle fournit des éléments pour les futurs historiens. Ça, c'est très important, de préparer l'avenir. Je crois qu'une des annexes de notre action, ça a été un petit peu l' <i>Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française</i> . Ça aussi, c'est extrêmement important. Il faut utiliser tout ce qui est Internet, tout ce qui est moyen moderne de communication pour faire passer ces idées-là.
00:45:38:07	GP : M. le Consul général, merci !
00:45:41:00	HR : Merci à vous !
00:45:43:04	